

Présentation

Volume 10, Number 2, octobre 1978

Changement social et rapports de classes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001583ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001583ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1978). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 10(2), 3–10.

<https://doi.org/10.7202/001583ar>

Présentation

Au cours de l'été 1976, sur le campus de l'Université Bishop de Lennoxville, nous réunissions quelques sociologues d'horizons nationaux divers, pour une session intensive de discussions et d'échanges autour des défis posés à la sociologie des rapports sociaux par divers problèmes des sociétés contemporaines, qu'elles soient industriellement avancées ou en voie de développement. Nous avons pensé que l'œuvre sociologique d'Alain Touraine pourrait servir de cadre général de référence à nos échanges.

Les discussions se sont ainsi finalement organisées autour d'une grande interrogation; à quelles conditions et comment la pratique sociologique peut-elle mener des analyses des conduites de contestation et de rupture sociales? Il s'imposait alors que soit au cœur des échanges la notion de rapports sociaux, tant à cause de son rôle essentiel dans l'analyse synchronique du fonctionnement des sociétés qu'en fonction de l'apport qu'elle fournit à l'étude des changements sociaux globaux qui accompagnent le passage d'une forme sociétale à une autre. Par ailleurs, nous entendions nous référer surtout à deux moments conjoncturels bien précis : celui où les sociétés industrielles avancées manifestent non seulement des crises de fonctionnement mais encore des soubresauts vraisemblablement annonciateurs de mutations sociales plus profondes; celui où les sociétés en voie de développement, face aux complexes problèmes de systèmes institutionnels et organisationnels en crise, tentent tout de même de s'en arracher

pour entrer dans un mouvement d'industrialisation les mobilisant vers une forme sociétale dont l'historicité et les capacités d'accumulation seraient plus affirmées.

Même si nos échanges devaient au départ faire référence à plusieurs contextes sociétaux, il fut admis que la société québécoise y jouirait d'une attention particulière. Placée à la proximité immédiate de sociétés industrielles avancées et subissant aussi diverses formes de dépendance économique et de subordination politique, elle nous semblait offrir de nombreux et constants défis à l'analyse sociologique des rapports sociaux auxquels il nous tardait de nous affronter en compagnie d'observateurs venus d'autres horizons nationaux¹.

La place prise dans nos discussions, et dans les textes que nous publions aujourd'hui, par la pensée d'Alain Touraine, n'a aucunement pour but de lui rendre un hommage déférent. On ne rend pas hommage à une pensée toujours bien vivante qui continue à s'interroger sur les conditions sociales de la production sociologique et sur sa capacité d'élucider les grands problèmes contemporains. On se situe plutôt par rapport à elle en construisant sa propre démarche. On s'y confronte en l'utilisant pour élaborer une démonstration, en y cherchant son souffle premier pour marquer ensuite des réticences, des hésitations ou des refus devant ses prolongements, ou encore en la contestant même fermement pour tenter d'y substituer une voie jugée plus appropriée. C'est en ces multiples sens que nous sentons une connivence avec une pensée qui nous incite à plus d'exigence et de rigueur et nous donne le goût d'assumer les vrais défis de la démarche sociologique.

Les textes qui composent ce numéro témoignent des échanges que nous avons tenus autour des thèmes choisis : les commentaires et critiques ultérieurs de certains participants ont permis de parfaire les contributions originales, écrites ou parlées.

Un premier groupe de textes s'attache aux problèmes des sociétés industrielles avancées et notamment à la notion de société post-industrielle. En quel sens pouvons-nous parler de société post-industrielle, quelles en sont les

1. On ne saurait passer sous silence le fait que cette rencontre a été rendue possible grâce à l'appui financier de plusieurs organismes. Nous tenons à remercier, d'une part, le Conseil des arts du Canada qui a bien voulu nous verser, dans le cadre de son programme de soutien aux symposiums et colloques, une subvention.

Nous voulons aussi témoigner de notre gratitude envers le Vice-rectorat à la recherche de l'Université de Montréal, sous la direction alors de M. Maurice l'Abbé, qui dès le départ devait appuyer cette initiative et contribuer aussi financièrement à sa réalisation. Enfin, nous sommes très reconnaissants envers les autorités de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal, notamment son doyen d'alors M. R.J.A. Lévesque et son vice-doyen à la gestion M. D. Rivest, qui ont apporté leur support à ce projet et participé aussi à son financement. Mentionnons encore que nous avons aussi joui de l'appui soutenu de la direction du Département de sociologie de l'Université de Montréal, alors assumée par M. M. Brûlé, envers qui nous formulons aussi des remerciements.

Ont participé à cette rencontre M^{lles} Annick Germain, Département de sociologie de l'Université de Montréal, Sylvia Sigal, École pratique des Hautes Études, Paris, C. Saint-Pierre Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, Suzza Hegedus, Centre d'études des mouvements sociaux, Paris, et MM. Alain Touraine, Directeur du centre d'étude des mouvements sociaux, Paris, Alberto Melucci, Département de sociologie, Université de Milan, Daniel Vidal, Centre d'études des mouvements sociaux, Paris, Paul R. Bélanger, Département de sociologie, Université Laval, Jacques Dofny, Marcel Simard, Marcel Fournier, Robert Vandycke, Gabriel Gagnon et Louis Maheu, tous du Département de sociologie de l'Université de Montréal.

principales caractéristiques et comment une analyse en termes de rapports sociaux permet-elle de bien traduire les traits les plus significatifs de cette forme sociétale particulière ?

Le texte de Maheu remet en cause l'originalité de la forme sociétale décrite par cette notion de société post-industrielle, avancée notamment par Touraine, constatant une trop grande parenté entre les principales caractéristiques structurelles qui lui sont prêtées et celles des sociétés capitalistes plus classiques. Ces traits nouveaux, bien loin d'esquisser la post-industrialisation, ne traduiraient-ils pas les voies les plus achevées de l'industrialisation capitaliste ? Un nouveau défi se présenterait alors à l'analyse sociologique contemporaine puisque son champ demeurerait toujours à conquérir, les sociétés contemporaines demeurant grosses de mutations sociales difficiles à identifier. Non seulement il resterait à mettre au point et à raffiner des modèles d'analyse attentifs aux divers types de rapports entre formes sociétales, les unes plus achevées, les autres en voie d'émergence, mais, au travers des tensions, crises et conflits actuels et à venir, il nous faudrait encore mieux dégager et nommer les nouveaux rapports sociaux, alors débarrassés des réminiscences d'aboutissements hégémoniques de l'industrialisation capitaliste.

Chacun devinera combien sont déterminantes pour l'analyse de l'évolution des sociétés industrielles avancées toutes les tentatives qui cherchent à distinguer dans le tissu social ancien les nouveaux conflits et les mouvements sociaux émergents. À quelles conditions, comment et en fonction de quels engagements sociaux la démarche sociologique en arrivera-t-elle à donner sens aux crises de la mutation qui travaillent nos sociétés contemporaines ? Comment distinguer le neuf du vieux ? Depuis déjà un bon moment, Touraine, pour un, tente de circonscrire ce champ de l'interrogation sociologique contemporaine et d'en proposer un premier repérage. C'est bien dans cette ligne de pensée que s'inscrivent les préoccupations de Melucci qui retient combien les sociétés industrielles avancées, au-delà des problèmes classiques de l'accumulation et de l'exploitation de la force de travail, sont concernées au premier chef par la production et la réappropriation de l'identité personnelle et sociale des agents sociaux. À travers une renaissance des utopies intégristes et une centralité nouvelle des appels au corps se dégagerait le champ des nouvelles formes de conduites de contestation et surtout de ruptures sociales.

Mais les signes les plus fréquemment invoqués de l'émergence, dans les ensembles historiques contemporains, d'une nouvelle forme sociétale manifestent-ils vraiment ce que diverses lectures semblent y déceler ? À trop vouloir les associer au visage du neuf, de l'interdit, ne risque-t-on pas l'aveuglement devant les traits de la décadence, de la « mise à décès » d'une forme sociétale ? C'est le grand mérite du texte de Vidal que d'oublier, pendant un moment mais combien important, les grandes thèses de la société post-industrielles, et particulièrement celle formulée par Touraine, pour formuler une interrogation fondamentale qu'elles auraient peut-être trop hâtivement écartée. Ce qui leur semble annoncer le nouveau rapport social est-il vraiment autre chose que la mort lente, la dissolution d'anciens rapports sociaux cherchant, dans une fièvre prophétique conjuguant à l'infini le mort-né, à se propulser justement hors de tout rapport social ? La préoccupation est de taille, dans la

mesure où là encore la sociologie, malgré toutes les assurances données quant à sa mouvance et à ses dépassements, serait toujours bel et bien face au même défi : comment désigner et construire le nouveau rapport social ?

Avec le texte de Vandycke s'offre à nous un tout autre domaine de la pratique sociologique, celui des sociétés dites dépendantes et dominées. Champ d'interrogation d'autant plus fondamental qu'il sera en mesure de fournir plusieurs axes analytiques utiles à la compréhension de la société québécoise, qui, bien que située à proximité de sociétés industrielles avancées la conditionnant, n'en présente pas moins beaucoup de parenté avec les sociétés dépendantes. Les textes qui suivent celui de Vandycke se réfèrent tous à ce langage analytique, mais chacun d'entre eux poursuit une perspective qui lui est propre, s'arrêtant finalement à des aspects plutôt négligés par les autres. L'ensemble contribue ainsi aux débats, heureusement toujours ouverts et vivants, relatifs à la compréhension de notre société.

Des sociétés dépendantes, on retiendra d'abord que, désarticulées par l'intervention de forces socio-économiques qui leur sont extérieures, elles font face à des problèmes de changement global, de transformation. Comment sont-elles alors mobilisées par un mouvement d'industrialisation leur permettant d'accéder à une nouvelle forme sociétale, symbolisée par le développement socio-économique ? Dans une telle conjoncture, quel est l'état des rapports internes aux forces sociales nationales et de ceux qui les confrontent aux pouvoirs économiques extérieurs ?

Présentant et discutant divers textes de Touraine consacrés au thème des sociétés dominées, Vandycke s'attarde aux principaux acquis et aux points d'ombre d'une réflexion identifiant au cœur même des industrialisations dépendantes les mouvements historiques de développement. Articulant des conduites de rupture et des conflits de classes, les mouvements historiques de développement ouvrent et balayent à la fois tout l'espace des conflits sociaux et nationaux. Ils cherchent inlassablement et désespérément à conjuguer les conflits de classes, les luttes de libération contre l'exploitation nationale et les crises politiques de la modernisation au sein de systèmes politiques plus ou moins fermés pratiquant l'exclusion sociale. Ainsi écartelés et désarticulés, les mouvements de développement seront eux-mêmes transcendés par une force sociale capable d'unifier autant de forces contraires : ce sera là la fonction des élites dirigeantes et, plus souvent encore, de l'État.

C'est précisément à ces liens entre les conflits de classes et les problèmes de la domination et de l'exploitation nationales que J. Dofny souhaite revenir. Il avait déjà contribué, on le sait, à l'élaboration de la notion de « classe ethnique ». Empruntant aussi aux textes d'A. Touraine sur les sociétés dépendantes, qu'il déborde au moyen d'enseignements tirés notamment de la position sociale des noirs américains, il attire l'attention sur les doubles stratifications qui ne sauraient être ni substituées ni identifiées l'une à l'autre. Considéré comme groupe ethnique — américain ou nord-américain — en soi, les Canadiens français seraient, par rapport au grand capital nord-américain, une classe dominée, en général « non propriétaire des moyens de production », de par l'effet conjugué de la coïncidence d'une catégorie de classe et d'une catégorie nationale marquant ce groupe d'agents sociaux. Mais d'autre part, du point

de vue de l'espace territorial québécois, ce même groupe d'agents sociaux occuperait des positions sociales relativement tronquées, dans la mesure où elles s'inscriraient dans une structure sociale en soi, distincte de celle où les anglophones et les immigrants québécois trouveraient, eux, à se situer.

Le texte de Gagnon est aussi consacré en partie aux caractéristiques de la société québécoise justifiant une analyse en termes de sociétés dépendantes. La désarticulation verticale d'une société où l'industrialisation a compté avec des pouvoirs économiques extérieures connote l'axe de la dépendance; le conflit, plus horizontal d'une certaine manière, de la classe dirigeante, inspirée par l'État employeur, avec les travailleurs autour des retombées du développement caractérise les rapports de classes. Mais Gagnon fera aussi appel au troisième axe analytique proposé par Touraine et qui met en relief, dans les sociétés dépendantes, les luttes autour de la modernisation, contre un système politique plus ou moins fermé pratiquant l'exclusion sociale. Subissant aussi les exigences de la société industrielle avancée, la société québécoise ferait face aux assauts des « exclus de fait ou de volonté », les derniers faisant appel aux utopies de l'autogestion.

Force est de reconnaître que, dans une telle conjoncture, la pratique même de la sociologie fait face à plusieurs embûches puisque son conditionnement par l'exercice du pouvoir et par des mouvements de contestation des plus polymorphes menace de la désarticuler. La production sociologique ne saurait échapper à pareilles contraintes en prétendant pouvoir elle-même les sublimer. La réflexion de Gagnon, appuyée sur les travaux de Castoriadis et de Granger, fait alors écho aux préoccupations formulées ici par Melucci et adresse aux propositions avancées par Touraine sur ce thème plusieurs interrogations et critiques.

On revient encore au difficile problème des liens entre la dépendance, la domination économique et les conflits de classe, point nodal des analyses de l'évolution des luttes sociales contemporaines au Québec, avec les propos de Bélanger et Saint-Pierre. Discutant certains énoncés de Touraine sur les sociétés dépendantes et les mouvements sociaux, afin de mieux dégager une voie parallèle qui leur semble plus appropriée, Bélanger et Saint-Pierre cherchent à lier plus étroitement l'oppression nationale à la lutte de classes, de telle sorte que la lutte nationale, bien que spécifique, apparaisse comme une forme particulière de luttes de classes. L'adoption de ce point de vue analytique oblige, bien sûr, à médiatiser le sens des luttes nationales en fonction des diverses classes sociales considérées : aussi ce texte affirme-t-il la nécessité de distinguer les enjeux nationalistes à travers les intérêts et les positions de classe de la nouvelle petite bourgeoisie, de la bourgeoisie et de la classe ouvrière. Les auteurs attirent aussi l'attention sur la subordination politique d'un appareil d'État québécois tronqué au pouvoir fédéral central en voie de renforcement. La pression des forces sociales, mobilisées par cette constante production-reproduction d'une formation sociale canadienne et de son État, manifesterait bien qu'il s'agit là d'un enjeu et d'un aboutissement de rapports sociaux des plus fondamentaux pour l'analyse de la scène politique québécoise.

S'il n'est pas souhaitable d'énumérer ici les multiples convergences des principaux échanges et débats auxquels ces contributions, présentées maintenant sous forme de textes, ont mené les participants à ce colloque, on peut tout de même souligner quelques-unes des interrogations qui ont nourri les discussions les plus animées. Une question, entre autres, fut tout à fait centrale : comment concilier, non pas tant les rapports entre structure sociale et pratique, mais plutôt ce que cette opposition masque de plus fondamental, soit les rapports entre analyse de la structure sociale et analyse du changement? Plus précisément encore : le recours au concept des rapports de classes, si utile pour construire divers modes de production ou types sociétaux peut-il aider, et même ne doit-il pas commander l'analyse de la transformation, du changement social?

Non seulement est-il alors question d'élucider comment des sociétés particulières parviennent à tel niveau de développement, mais encore s'agit-il de désigner et de choisir les outils analytiques les plus appropriés pour rendre compte du fait qu'une société donnée est le creuset où se fondent les processus sociaux, les luttes sociales témoignant du passage des ensembles historiques concrets d'un type sociétal général à un autre. Dans le cas du type général dit de société post-industrielle, une interrogation dominait : doit-on parler en termes de type sociétal général quand les propositions le soutenant semblaient si perméables à l'industrialisme capitaliste classique? Et quand les rapports sociaux qui devraient y tenir lieu de rapports de force caractéristiques semblaient marqués non pas tant par une action de classe, tout droit sortie de la transformation sociale, mais bien par des conduites sociales de crise fuyant dans l'utopie, dans le non rapport social?

Comment ne pas reconnaître qu'il y avait là derrière une préoccupation bien fondamentale : qu'est-ce qu'une action de classe? En effet, il faut préciser pourquoi et comment la sociologie doit parler de conduite sociale de classe, de rapports de classes quand leurs prescriptions idéologiques et culturelles mais aussi politiques semblent s'autonomiser, même se désarticuler, des conditionnements véhiculés par les rapports d'accumulation, d'investissement au sens strict du terme. Cette question, plus que d'autres finalement bien qu'elle ne fut pas la seule, servait aussi de transition vers les nombreux thèmes de ces débats qui centraient notre attention sur les sociétés dépendantes, dont le Québec pourrait être une configuration particulière.

Ces sociétés, davantage que bien d'autres, sont aussi traversées de facteurs de cloisonnement, de fractionnement. S'y mêlent, au cœur de la question de l'État, des problèmes nationaux, des luttes dites sociales, se greffant peut-être elles plus nettement à une problématique des rapports de classes. S'y rencontrent aussi des structures sociales éclatées, des structures économiques modernes mais centrifuges et tournées vers l'extérieur, des systèmes politiques donnant des impressions de fragilité, de faiblesse devant les tâches de l'intégration nationale. La société québécoise, bien sûr, paraissait aux uns et aux autres enfermée dans ces dilemmes mais tous ne conjugaient pas de la même manière, avec les mêmes outils analytiques, toutes ces tendances difficiles à articuler.

Ces débats ont aussi servi de toile de fond à une intervention que préparait Alain Touraine : il prenait position sur ces questions, cherchait à les relier le plus possible entre elles et tentait de manifester leur appartenance aux catégories analytiques les plus fondamentales de la pensée sociologique en attirant l'attention sur diverses formulations dont elles ont été l'objet. Le texte qu'il a rédigé est une élaboration plus systématique de cette intervention. On y trouve un ensemble de propositions analytiques pour l'analyse, d'une part, des modes de production des types sociétaux généraux, et d'autre part, des modes de développement des sociétés particulières, bref de leur transformation et changement. Et surtout, on y note, au moyen d'une conceptualisation de l'État et des rapports de classes, en tant qu'unité dialectique de rapports de production et de reproduction, un croisement de l'analyse synchronique et diachronique qui mise précisément sur l'importance stratégique de l'étude des conduites de classes en tant que rapports sociaux.

Ces développements amènent, bien sûr, Alain Touraine à préciser en quoi les idées qu'il a développées sur la sociologie de l'action le poussent à se démarquer tant du fonctionnalisme que du marxisme et peuvent mener à une méthodologie sociologique qui permettrait à la sociologie d'assumer, sans les sublimer, les conditions sociales de sa production. C'est aussi que les débats que nous avons tenus, tant à la suite de cette intervention que des autres, — et dont ce médium, par comparaison, linéaire, atemporel et passif de l'écriture ne peut vraiment témoigner — incitaient les uns et les autres à se définir, à prendre position par rapport à divers cheminements analytiques s'offrant pour l'étude de ces questions. Elles demeurent pour la plupart, chacun pourra le constater, encore largement ouvertes et peuvent sembler à certains égards, d'un langage analytique à l'autre développé ici, comme paradoxalement non intégrées ou sans référence commune dès que certaines réponses sont formulées. Ceux qui cherchent à faire la sociologie peuvent-ils eux-mêmes s'abstraire, et isoler leurs débats et leurs préoccupations des conditions sociales de la production sociologique ?